

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

Vol. IV

MONTREAL, 5 AOUT 1893.

No. 31

A NOS FIDÈLES ABONNÉS

Au moment où les journaux à bons principes — les bonnes gazettes — font entendre des lamentations et des gémissements; où les faillites succèdent aux faillites parmi les journalistes bien pensants, il nous fait plaisir de constater un redoublement de ferveur parmi nos amis, qui travaillent de toutes leurs forces afin de réparer, en autant qu'il est en leur pouvoir, l'injustice commise à notre égard.

Nous avons adressé depuis trois semaines des factures d'abonnement à un grand nombre d'abonnés, car nous sommes à l'époque des renouvellements, et nous avons constaté avec plaisir qu'on ne se fait pas tirer l'oreille pour payer.

Cependant, plusieurs abonnés nous ont écrit pour nous demander de leur indiquer la meilleure manière de nous transmettre ce petit montant. Le mandat-poste ou le mandat-express sont également sûrs et peu coûteux.

Nous remercions nos amis de l'empressement qu'ils apportent à nous satisfaire; nous les engageons fortement à continuer, et nous leur assurons que les bonnes paroles de sympathie qu'ils nous adressent en même temps que le prix de leur abonnement nous sont aussi agréables que leur argent.

Nous leur demandons en même temps de continuer à nous envoyer les noms de leurs amis et connaissances qui seraient disposées à s'abonner à la REVUE, et nous leur enverrons des numéros-spécimen.

L'ADMINISTRATION.

USURPATEUR

Un journal anglais disait, il y a quelque temps, qu'un catholique n'était pas apte à remplir certaines fonctions publiques.

Tout le monde s'est récrié contre cette affirmation apparemment dictée par le fanatisme.

Comment faut-il qu'à si peu distance le maire Desjardins vienne donner raison à ceux qui avaient lancé une aussi cruelle accusation ? Car, il n'y a pas à s'y tromper, si l'on considère comme bien fondés les scrupules de M. Desjardins, non seulement il ne lui est pas possible de remplir ses fonctions de maire lorsqu'il a affaire aux représentants du gouvernement Italien, *usurpateur*, comme il lui plaît de l'appeler, mais il doit en être de même à l'égard de toutes les puissances qui reconnaissent ce même gouvernement, et, comme tous les gouvernements européens sont dans ce cas, il lui faudra se cacher jusqu'à la libération du Prisonnier du Vatican, ce qui peut prendre encore beaucoup de temps.

De quelque façon qu'on examine la conduite du maire de Montréal, elle n'est pas défendable, surtout depuis qu'il a pris soin de l'accentuer encore par la publication d'une lettre déplorativement maladroite.

La situation était pourtant bien simple.

Voici qu'une frégate italienne visite notre port, comme il en est venu tant d'autres, des danoises, des françaises, des américaines, des russes, des anglaises, dont pas une, que nous sachions, n'a pris la défense du Pape.

La coutume établie exige, et il y a là une vraie obligation, que la ville reçoive officiellement ces représentants d'une nation amie, car il ne faut pas oublier que tant que les nations ne se battent pas entre elles, elles sont considérées comme amies, quelquefois même elles s'appellent sœurs.

C'est la ville qui fait la réception et non pas le maire. Le maire est là pour transmettre l'expression d'opinion de la majorité, et quant à la sienne propre, il peut parfaitement la garder dans sa poche et mettre un gros mouchoir par-dessus.

Or, l'opinion générale, unanime même, était que nous devions des politesses aux visiteurs italiens.

Nous avons à Montréal une colonie italienne très respectable et estimable, qui prend part à nos démonstrations canadiennes, et figurait à la St. Jean Baptiste, où l'on a parfaitement accepté ses hommages, la plus simple cordialité nous imposait des égards pour son drapeau national et les représentants de son gouvernement.

M. le maire Desjardins a passé outre, et, après avoir exhalé son antipathie en petit comité, s'est complu à l'étaler au grand jour.

Nous ignorons, — avons-nous bien raison d'employer ce mot ? — enfin, nous devons ignorer qui lui a passé ce petit pétard, mais nous sommes convaincus que M. Desjardins ne s'attendait pas à le voir si mal partir.

Après la sotte manifestation de quelques voyous contre les membres de la Christian Endeavor, il ne nous manquait plus que la maladresse de notre maire pour nous rendre parfaitement ridicules auprès du monde entier.

Pour un pays qui a des velléités d'indépendance et veut prendre rang dans les grandes nations, nous sommes du bien petit monde.

Un mot encore, et finissons en avec l'impair de M. Desjardins.

Certains amis pensent venir à son secours en exploitant contre la marine italienne les sentiments français des Canadiens-français.

Il est mauvais d'être plus catholique que le pape, plus royaliste que le roi et plus républicain que la république. L'année dernière, la République française envoyait en Italie une escadre pour saluer le souverain à l'occasion de ses noces d'argent, et l'amiral français Rieunier prenait place dans le carrosse royal à côté du roi Humbert : nous croyons qu'après cela M. le maire Desjardins pouvait sans danger faire le tour de la montagne dans la même voiture que l'amiral Maghughi, auquel nous adressons nos bien cordiales salutations.

DUROC.

Demandez à vos amis de prendre un abonnement au CANADA-REVUE.

PIEUSES LAMENTATIONS

Jérémie n'était que de la popote à côté du Tardivel de la dernière *Vérité*.

Pendant six longues colonnes, le dernier des Castors nous entretient de ses douleurs et de ses doutes.

Nous eussions négligé de faire connaître le fond de cette homélie si le côté financier seul eût été traité, car nous sommes assez gentilshommes pour ne pas entendre raillerie avec les innombrables difficultés monétaires qui peuvent assaillir une entreprise de ce genre.

Nous savons ce que c'est qu'un journal de combat, et nous n'ignorons pas par quels incidents la lutte peut obliger à passer.

Mais, les remarques de M. Tardivel dénotent un état d'âme très étrange.

Ce n'est pas pour lui qu'il regrette de voir négliger son journal, pour lui, il se contente d'un pain absolument quotidien, tout ce que Notre Seigneur, si généreux pourtant, nous a autorisés à demander au Père Céleste.

Ce qui le désole, c'est de voir que le public ne mord pas à la nourriture spirituelle qu'il lui offre.

Et alors il se lance dans de cocasses jérémiades.

Avec le présent numéro, dit-il, la *Vérité* entre dans la treizième et peut-être la dernière année de son existence.

Sans doute, chaque année, chaque semaine, chaque journée que nous commençons peut être la dernière. Je ne parle pas des incertitudes ordinaires de la vie, ni de cet avenir qui appartient à Dieu seul. Ce que je veux dire, c'est que la *Vérité* ne commencera sa quatorzième année que si ses amis la veulent sérieusement. Le voudront-ils? C'est là le *peut-être*.

L'argent n'est pas ce que désire M. Tardivel, il le dit bien explicitement et à maintes reprises.

Qu'on le comprenne bien, il ne s'agit pas d'une crise financière. Je n'ai point de dettes criardes, point de billets en souffrance.

Rendu à ce point il se pose lui-même l'interrogation: alors, qu'est-ce que vous voulez? Pourquoi dites-vous que c'est peut-être le dernier numéro de votre journal, et, voici la réponse qu'il se fait immédiatement.

Elle est typique :

Ce qui me manque, dit M. Tardivel, c'est l'assurance que la *Vérité* n'a pas cessé d'être une œuvre utile.

Je me demande souvent si mon journal n'a pas fait son temps; si Dieu ne me manifeste pas assez clairement qu'il veut la disparition de cette œuvre, qui me paraît bonne d'intention, quoique bien imparfaite d'exécution.

C'est cela!

Le dieu des Castors nous abandonne!

Dire que ces gens-là ont mis treize ans à s'apercevoir qu'ils ne réussiraient pas à faire marcher les Canadiens à reculons, que c'était déjà bien assez de les faire aller à *quatt' pattes*.

Et il s'explique pour être mieux compris, si c'est possible :

Je connais, dit-il, que personne ne s'occupe de propager le journal, personne ne travaille à le répandre, à le faire pénétrer dans les milieux où il pourrait faire du bien. Et c'est là ce qui m'inquiète. Car je me dis — et avec raison, ce me semble, — que si la continuation de la *Vérité* entraînait dans les desseins de la divine Providence elle saurait inspirer un peu de zèle à ceux qui lisent mon journal et le trouvent utile au pays. Or elle n'en inspire pas — ou si peu que cela ne ressemble guère à une inspiration divine. N'ai-je donc pas le droit d'être inquiet?

Il nous semble à nous qui sommes des profanes que la divine Providence ne demanderait pas mieux que d'être débarrassée des conseils et des dictées de la *Vérité* qui a toujours tout fait pour contrecarrer ses projets sur la terre du Canada.

Notre population était brave, courageuse, honnête et dévouée.

Treize ans du régime de la *Vérité* ont suffi pour amener un changement dont on ne triomphera pas de si tôt.

Il faudra une génération pour détruire le mal que l'école castor a fait, de gaieté de cœur.

Cependant, il ne faut pas négliger les enseignements que nous fournit l'ennemi dans ses moments d'épanchement.

M. Tardivel nous signale ses principaux centres d'actions, les endroits où son journal circule en plus grand nombre. Prenons en bonne note, et les amis de la liberté, les nôtres, sauront ce qui leur reste à faire et où il faut porter la bonne parole et lutter contre le castorisme.

Voici les lieux où la *Vérité* est le plus répandue :

Les paroisses de Saint Aimé, de Sainte-Angèle de Laval, de Bécancourt, de Saint-Barthélemi, de Champplain, de Deschambault, de Notre-Dame d'Hébertville, de Saint-Prosper, de Saint-Rémi de Napierville, de Saint-Ulric, de Cohoes, New-York, et de Winooksi, Vt.

Par une curieuse coïncidence dans plusieurs de ces paroisses, le CANADA-REVUE possède un nombre assez respectable d'abonnés, tant il est vrai que l'excès amène fatalement la réaction.

Enfin, le directeur de la *Vérité* consent encore à essayer une année, mais c'est la dernière et pour réussir, il copie outrageusement la méthode que nous avons adoptée pour le CANADA-REVUE, la propagande par l'abonné, et s'écrie :

Quel magnifique résultat si chaque ami du journal me donnait un nouveau lecteur d'ici au mois de juillet 1894 !

Nous ne souhaitons pas la mort du pêcheur. A titre de confrères, nous désirons le succès de la *Vérité*, mais comme citoyens libres nous attirons l'attention du public sur cette levée de boucliers et sur le besoin qui s'impose de répondre à cette tentative de galvanisation par un effort vigoureux pour la défense des principes qui nous sont chers.

Avis aux amis de la liberté de la presse, de la liberté de la parole, de la liberté religieuse ; ne vous endormez pas sur le terrain conquis, mais poussez la victoire jusque dans les derniers retranchements ennemis.

LIBÉRAL.

LE SCRUTIN SECRET

On sait qu'un des plus graves inconvénients que rencontrent les catholiques d'Ottawa pour accomplir les réformes qu'ils ont en vue dans leurs écoles séparées est l'existence du *vote ouvert* pour l'élection des commissaires d'écoles, vote qui met le bureau sous la dépendance des autorités ecclésiastiques.

M. Flavien Moffet qui fait une courageuse lutte pour l'amélioration du système scolaire dit à ce sujet :

Voici pourquoi. D'après les auteurs catholiques et d'après le Révérend Père Fillâtre, il y a trois autorités dans l'école : l'Eglise, le père de famille et l'Etat.

Chacune de ces autorités a sa sphère. L'Eglise a le droit et le devoir de contrôler l'enseignement quant au côté religieux et moral. Le père de famille a des droits naturels que personne n'ose nier. Son devoir est de voir à ce que son enfant reçoive une bonne éducation, et il a droit de dire ce que sera cette éducation, tant que ses prétentions ne toucheront pas au côté religieux et moral. Le devoir de l'Etat est de fournir les moyens nécessaires pour atteindre cette fin.

Je demande donc le vote secret, parce que mon caractère de père de famille et de contribuable me donne ce droit. En le réclamant, en votant au vote secret, je ne vois pas du tout d'empiètement sur les droits de l'Eglise, et vous n'êtes pas capable de me montrer vous-même où est l'empiètement.

Tant que vous ne m'aurez pas fait cette preuve, je persisterai à réclamer. Car, voyez-vous, les temps sont bien changés. Le temps est passé où il suffisait d'accuser d'être *insubordonné et mauvais catholique*, pour faire tout plier devant soi. Aujourd'hui il faut faire plus qu'*accuser*, il faut *montrer* en quoi l'on est mauvais catholique et insubordonné.

Ah ! les temps sont bien changés, allez. Autrefois, il n'y a pas encore bien longtemps, c'étaient ceux qui demandaient des réformes, voulaient le progrès, et condamnaient les abus, qui étaient obligés de se cacher sous le voile de l'anonyme, trop heureux encore lorsqu'ils pouvaient trouver un journal pour publier leurs écrits. Aujourd'hui ce sont ceux qui veulent perpétuer les abus et s'opposent au progrès qui n'osent plus signer leurs écrits et ont peine à trouver des journaux pour les accepter.

Vous dites qu'en demandant le vote secret " je conviens par là qu'un catholique doit se voiler la face " pour oser voter contre le candidat agréé par son " évêque. "

Non, je ne conviens pas de cela du tout, mais je demande le vote secret pour que l'électeur, qui ose aller voter suivant sa conscience et ses convictions pour le candidat qu'il croit plus capable de faire donner à son enfant une instruction équivalente à l'argent qu'il paie, ne soit pas exposé aux persécutions et aux représailles du genre de celles que l'on tente depuis l'hiver dernier contre plusieurs de ceux qui ont voté pour moi.

L'Etat ne nous refuserait pas ce mode de votation, si nous le demandions ; contrairement à ce que vous dites, des amendements peuvent être apportés à notre loi des écoles séparées sans aucun danger, et comme question de fait il y en a eu de temps à autre. Mais pour avoir le vote secret, il faut le demander : tant que nous ne le demanderons pas, l'état ne nous l'offrira, et l'on continuera, comme vous dites, à l'imposer à Mgr Duhamel, à moi et autres. Jésus-Christ a dit : Demandez et vous recevrez. Si vous ne demandez pas vous n'obtiendrez pas.

FLAVIEN MOFFET.

Faites abonner vos amis au CANADA-REVUE.

LES EXEMPTIONS DE TAXES

Un opposant obstiné de l'abolition des exemptions de taxes discutait l'autre jour la question avec un voisin et avait trouvé ce raisonnement triomphal :

“ Taxer les propriétés ecclésiastiques, c'est taxer le bon Dieu.”

Alors son interlocuteur reprit :

“ Alors, louer une propriété ecclésiastique, qu'est-ce que c'est ?

“ Vendre une propriété ecclésiastique, qu'est-ce que c'est ?

“ Assurer une propriété ecclésiastique, qu'est-ce que c'est ?

“ Hypothéquer une propriété ecclésiastique, qu'est-ce que c'est ?

“ Mettre en loterie une propriété ecclésiastique, qu'est-ce que c'est ?

Autant de questions autant de silences du pauvre homme, qui s'avoua vaincu et cherche une autre raison à donner pour faire payer un tiers plus de taxes que nous n'en devrions payer si chacun, curés et sœurs, payait sa part comme tout le monde.

POPULUS.

L'ESPRIT AU VATICAN

“ L'interview ” du pape vient de remplir les journaux, et les déclarations de Léon XIII ont été commentées pendant toute la semaine dernière, féconde, cependant, en événements de toute nature. Il est donc “ d'actualité,” pour employer une expression médiocrement littéraire, de prêter l'oreille aux racontars du Vatican. Il paraît qu'on y a parfois, malgré tout, des moments de gaieté. C'est, du moins, une correspondance adressée de Rome à une revue de Milan qui l'assure. Certains prélats de l'entourage du pape cultivent la mystification avec ferveur, et le souverain pontife “ daigne ” sourire de ce qu'il appelle leurs espiègleries. Le pieux correspondant qui raconte cette historiette s'attendrit positivement en songeant que Léon XIII s'est amusé de l'aventure. Pour un peu, il remercierait le Ciel d'avoir permis que le chef de la chrétienté ait des familiers aussi ingénieux, qui trouvent le moyen de le déridier.

La tête de Turc, la victime, le plastron de ces *monsignori* est un infortuné diplomate, au teint chocolat, qui représente à la cour pontificale de vagues républiques américaines.

Encore que les gouvernements qui l'ont accrédité soient de médiocre importance, il est, cet ambassadeur, d'une solennité superbe, et il ne se passe pas de semaine où il ne sollicite des audiences pour traiter de futiles questions, auxquelles il attache une haute

gravité. Le pauvre homme est, au reste, d'une sincérité parfaite, et il estime qu'il n'accomplit que son devoir en s'occupant de ses hautes fonctions avec ce zèle excessif.

Il ne serait pas de son pays s'il n'était quelque peu vaniteux. C'est son moindre défaut. Il s'est fait confectionner un uniforme où les broderies ne laissent plus de place pour le drap, et il le surcharge encore de décorations. Ah ! les décorations, c'est son faible, et il les recherche toutes, d'où qu'elles viennent, avec une égale ferveur. C'est cet innocent travers que devaient exploiter les prélats de l'intimité du pape.

Il y a quelque temps, Léon XIII crut devoir récompenser, malgré tout, la conscience dont faisait preuve cet ambassadeur exotique. Sans doute celui-ci ne l'entretenait que de vécillies et de puérités, mais il mettait tant de bonne foi à soulever des problèmes chimériques, à défendre des intérêts qui n'étaient nullement compromis ! Le pape, à la suite d'une audience, l'amena donc dans l'embrasement d'une fenêtre et lui remit une tabatière ornée de son portrait. La tabatière, c'est le présent diplomatique par excellence, mais Léon XIII ne considère pas cet ustensile comme une simple babiole, car lui-même n'a pas toujours dédaigné de priser. On cite même un mot de lui assez joli, de cette malice ecclésiastique qui forme un esprit à part. Il offrait un jour du tabac à un cardinal qui était venu lui rendre visite. Le cardinal refusa, en ajoutant qu'il n'avait pas “ ce vice.”

— Ce n'est pas un vice, répliqua le pape, car si c'en était un, vous l'auriez !

Voilà donc le diplomate au visage couleur de pain d'épice enchanté. Quel honneur ! Un présent donné de la main même du chef de l'Eglise ! Il n'a rien de plus pressé que d'aller raconter à quelques dignitaires du Vatican de quelle grâce il vient d'être l'objet. Ses interlocuteurs l'accablent de compliments. C'est une distinction insigne que celle qui vient de lui être décernée, une exceptionnelle faveur... Et l'idée leur vient, tout comme s'ils n'étaient pas tenus à plus de réserve par leur caractère, de se gausser du pauvre sire et mettre sa crédulité à une rude épreuve.

— Quel effet, lui dit l'un d'eux, vous ferez avec ce flatteur témoignage d'estime à la première cérémonie officielle !

— Comment ! s'écria le diplomate américain déjà troublé, je peux porter cette tabatière en public ?

— Mais c'est la règle, et vous le devez...

— Cependant, je n'ai encore vu personne...

— C'est que personne n'a, présentement, la dignité que confère cette rare libéralité.

Le brave homme, toujours friand de titres, se laisse aisément persuader. Même il sollicite des indications d'étiquette, et il se laisse convaincre que la tabatière se porte au cou, comme une croix de commandeur, avec un large ruban.

— Et de quelle couleur ? demande-t-il.

— Mais de couleur... tabac, naturellement.

L'ambassadeur se confondit en remerciements.

Le fallacieux conseil n'était point tombé dans l'oreille d'un sourd... Et voilà comment, à la dernière réception diplomatique du Vatican, on pouvait apercevoir, plein de fierté, au milieu de la foule des ministres accrédités et de leurs attachés, un homme en habit chamarré au col duquel pendait, soutenue par un ruban marron clair, l'énorme tabatière. Il se tenait bien en évidence, dédaigneux de ses collègues, qui ne portaient que des plaques et des croix, attendant avec quelque impatience des félicitations qui ne venaient point. Le pape l'aperçut et ne put garder son sérieux. Les prélats qui avaient fait tomber cet ingénu dans ce grossier panneau triomphaient : Léon XIII avait ri !

Et le correspondant romain entonne lyriquement une sorte d'hymne sur le rire papal, qui "irradie le visage de lumière," est "d'une gaiété angélique" et exprime "le *summum* de la philosophie de ce monde." Bref, à ce qu'on voit, il ne ressemble pas du tout au rire des autres hommes. Coquelin cadet, dans sa monographie du rire, a oublié le rire des papes. C'est une lacune qu'il pourra réparer, d'après les notes documentées qui nous sont fournies là.

Allait on s'arrêter en si beau chemin ? L'ambassadeur américain serait toujours une bonne tête à mystification. Il n'y avait eu que lui, en effet, qui ne se fût point aperçu du ridicule de la situation.

Quelques jours après cette mémorable soirée, un des instigateurs de cette farce, qui peut sembler difficilement compatible avec la dignité sacerdotale, allait le trouver et lui confiait, en ami bien aise de porter, le premier, une bonne nouvelle, que le pape voulait l'honorer d'une autre faveur.

— Eh quoi ! fit l'autre, se rengorgeant bonnement, déjà une promotion à un grade supérieur ?

— Oui. Que voulez-vous, un homme de votre mérite !

— Il est vrai... c'est bien tôt, cependant... Et l'insigne se porte au cou, également ?

— Naturellement.

La première fois que l'innocent se rendait au Vatican, il était mandé par le pape, qui, lui désignant une énorme console aux pieds dorés, supportant une lourde mosaïque, lui déclarait — toujours avec ce sourire qui est "le dernier mot de la philosophie" — qu'il lui en faisait don. Le plus dupé des diplomates s'inclina stupéfait... et le pape passa, le laissant à ses anxiétés. Comprit-il enfin qu'on se moquait de lui ? Les prélats qui se sont amusés à ses dépens attendent la prochaine réception officielle pour savoir à quoi s'en tenir.

Et voici les derniers échos de Rome, rapportés par un fidèle, pourtant, bien que le récit de ces plaisanteries médiocres détonne un peu avec les nouvelles habituelles. Ces gamineries de la part de personnages aussi graves que les prélats de la maison pontificale s'accordent-elles bien avec les prescriptions de la charité chrétienne ?

PAUL GINISTY.

— Achetez vos tapis à la maison Baylis, 1837 rue Notre-Dame, (James Baylis Manufacturing Company) et vous serez entièrement satisfaits de vos achats.

MON TESTAMENT

(Suite et fin).

Pour être la plus élevée, la révélation biblique n'est d'ailleurs pas la seule. Dieu, comme l'a dit le même apôtre, n'a pas voulu demeurer sans témoignage, même au sein des nations qu'il laissait "marcher dans leurs voies", et il y a quelque chose de lui dans les grandes religions qui ont présidé au développement providentiel de l'humanité. Il n'est pas vrai que toutes les religions se valent, mais il n'est pas vrai non plus que toutes, à l'exception d'une seule, soient sans valeur. Le christianisme de l'avenir, plus juste que celui du passé, marquera la place de chacune dans le travail de "préparation évangélique" que les anciens docteurs de l'Église ont signalé dans le paganisme, et qui n'est point encore achevé. Il se gardera de prononcer sur ces ébauches diverses du culte final la dure réprobation qu'elles ne méritent point. Il les conduira, après tant d'oppositions et de luttes, vers cette synthèse lumineuse qui n'aura rien de commun avec l'impur et confus amalgame que rêvent les panthéistes et les indifférents. Alors, mais seulement alors, le genre humain formera un seul troupeau sous un seul pasteur, le Verbe incarné, Jésus-Christ.

N'oublions pas la science, qui est aussi une révélation non moins certaine que l'autre, et, comme l'autre, divine et humaine à la fois. Les clergés des diverses Églises n'en ont point tenu le compte qu'ils devaient, et par là ils ont contribué à créer ou à maintenir entre la raison et la foi un antagonisme aussi funeste que peu fondé. Il importe donc, il est même urgent, de corriger les formules humaines et défectueuses de notre enseignement, dans nos catéchismes, dans nos histoires saintes, dans nos traités de théologie, pour les mettre d'accord avec les résultats acquis des sciences historiques et préhistoriques, géologiques et astronomiques, morales et politiques.

J'en citerai deux exemples, pris en quelque sorte au hasard. La théologie ne cessera pas d'enseigner la création de l'homme et du monde, dogme fondamental entre tous, mais elle cessera d'en assigner la date, comme le font nos histoires saintes et le grand Bossuet lui-même, à l'an 4004 avant Jésus-Christ ! Elle ne contredira plus, dans ce qu'elles ont de tout à fait avéré, les chronologies de l'Orient, ni surtout ces découvertes de la géologie qui nous ont fait toucher, dans les couches du terrain quaternaire, à des myriades de siècles en arrière, les premiers débris de notre race. Elle ne craindra point de laisser la porte ouverte aux hypothèses grandioses de Darwin, hypothèses que la science n'a pas confirmées, mais qu'elle n'a pas improuvées non plus ; et tout en continuant à nous montrer, avec la Bible, à l'origine de l'espèce humaine, la poussière de la terre, l'orthodoxie de l'avenir nous laissera la liberté de penser que, pour arriver jusqu'au premier Adam, l'argile a traversé sous le souffle du Dieu qui crée pendant les siècles, et selon le progrès, toutes les transformations du monde inorganique et du monde organique.

De même, nous nous garderons bien de méconnaître la chute originelle.

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Ce souvenir est en même temps une espérance, et le paradis perdu appelle, par la rédemption, le paradis reconquis. Tel est le dogme chrétien, remède unique au désespoir du pessimisme contemporain, unique réponse à ses blasphèmes.

Mais nous n'oublions point que, devant la justice de Dieu comme devant celle des hommes, la faute est essentiellement et exclusivement personnelle; nous n'enseignerons plus l'imputation arbitraire du péché d'un seul à tous; nous ne verrons plus dans ces premières pages de la genèse un récit strictement historique. Nous y verrons mieux que cela, un grand et beau symbole, révélé de Dieu pour nous exprimer la déchéance morale des premières générations humaines, l'hérédité qui fait revivre les pères dans les enfants et la solidarité qui, d'une multitude d'individus, ne fait qu'un être collectif avec des responsabilités et des destinées communes.

C'est quand on sera entré loyalement et résolument dans cette voie que nos dogmes, aujourd'hui délaissés, redeviendront puissants sur les esprits. C'est alors, sans doute, que se réalisera le pressentiment hardi de Joseph de Maistre. En vertu de l'affinité qui leur est naturelle, la religion et la science s'uniront dans la tête d'un homme de génie, peut-être de plusieurs, et le monde en recevra ce dont il a besoin, ce à quoi il aspire, non pas une religion nouvelle, mais "la révélation de la révélation".

Encore une fois, il n'y a rien dans de telles espérances qui ressemble au déisme vulgaire ou au rationalisme superficiel et irréligieux d'un trop grand nombre de nos contemporains. Elles sont conformes aux promesses du Christ et des prophètes par rapport à la manifestation plus parfaite de l'Esprit de Vérité, "dans les derniers jours". Elles tiennent à l'essence même du christianisme, qui est la religion du progrès parce qu'il est la religion du relèvement, et aussi parce qu'il est la religion du Verbe, c'est-à-dire de la raison infinie et personnelle de Dieu en communication immédiate avec la raison bornée mais croissante de sa créature. "Le Verbe, écrit l'évangéliste saint Jean est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde... Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous... Et il nous a donné le pouvoir de devenir nous-mêmes enfants de Dieu."

Selon la belle parole d'un théologien du moyen âge, saint Anselme, "la foi cherche à comprendre" *fides querens intellectum*; mais si l'homme a le besoin de mieux croire et de mieux comprendre, c'est qu'il a le devoir de mieux agir. Quand l'Évangile lui aura été expliqué dans ses enseignements aussi pratiques que sublimes, quant le christianisme aura pénétré son cœur, non plus simplement comme une doctrine, mais comme une vie, l'homme des temps nouveaux réalisera des progrès spirituels et temporels pour lesquels ses devanciers n'auront eu que des défiances ou des réprobations. Il étendra d'une façon grandiose et vraiment digne du Rédempteur et des rachetés le domaine du salut qui fut accompli sur la croix, et dont Jésus a dit: "Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi!" Les âmes remonteront des

profondeurs de ces enfers sociaux qu'on croyait éternels: l'ignorance, la misère et le vice.

Il n'y a d'enfers éternels ni en ce monde, ni en l'autre, parce que le Dieu sage et bon, qui a tout prévu, n'a donné au mal un temps plus ou moins long que pour en faire sortir finalement le triomphe plus éclatant du bien. La justice immanente dans les choses et dans les hommes est l'œuvre de ce Dieu, et si elle châtie sévèrement le péché, des deux côtés de la tombe, c'est toujours pour améliorer le pécheur.

"Le Seigneur a visité toutes les sombres retraites des enfers," — c'est un des Pères les plus orthodoxes, le grand Chrysostôme, qui parle ainsi; — "le Seigneur en a brisé les portes d'airain, il en a mis en pièces les gonds et les serrures. Il n'a pas ouvert les portes, il les a brisées, afin que la prison devint désormais inutile, et que ceux qui y entrent ne puissent plus y être retenus."

Ouvrez-vous donc, enfers sociaux, puisque les enfers d'outre-tombe se sont ouverts et s'ouvriront encore! Remontez, criminels et repris de justice, réprouvés d'une loi juste, mais qui ne saurait être sans entrailles! Remontez par une conversion sincère, par une réhabilitation durable, dans la vertu et par conséquent dans l'honneur! Et vous, les publicains et les prostituées, accomplissez enfin la parole du Maître, en devant, même ici-bas, dans la cité de Dieu, les pharisiens orgueilleux et hypocrites!

Oui, l'Évangile deviendra une réalité sociale: les malades guériront, les morts ressusciteront, la bonne nouvelle sera annoncée aux pauvres!

"Au vingtième siècle, a dit Victor Hugo, il n'y aura plus ni dogmes, ni frontières." Il se trompait doublement. Et pour ne parler que des frontières, elles subsisteront autant que les nations auxquelles elles gardent leur physionomie distincte et leur indépendance mutuelle. Ce qui est vrai, c'est que les frontières ne seront plus marquées de sang, ni les nations possédées par la haine. Libre enfin de tous les Caïns, le monde verra la fraternité des hommes sous la paternité de Dieu.

Le chrétien de l'avenir réconciliera de plus en plus dans la vie humaine les éléments qui lui sont également nécessaires et que l'on a follement divisés. Il fera l'alliance étroite et bienfaisante de la nature avec la grâce, du travail avec la prière, de l'action avec la contemplation; du corps maudit au nom de l'âme, avec l'âme dont il porte l'empreinte et dont il est l'organe; de la famille, dépréciée comme un état inférior et prosaïque, avec les plus idéales aspirations du génie et la sainteté.

Dans l'un de ces livres anciens dont je parlais tout à l'heure, et qui ont aussi leur part d'inspiration divine, le Zend-Avesta, il est écrit: "C'est un saint homme que celui qui s'est construit sur la terre une habitation dans laquelle il entretient le feu sacré, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté; il avance la loi d'Ahouramazda autant que s'il offrait cent sacrifices."

Et dans la plus récente et, à bien des regards, la plus étrange des religions, ce positivisme où tout n'est pas

à dédaigner, Auguste Comte a marqué, tout en l'exagérant, le rôle à venir du capital, quand il se sera arraché à l'égoïsme qui le déshonore et le corrompt, et qu'il fécondera dans toutes les directions le travail des ouvriers de nos villes et de nos champs, lesquels, dans la civilisation moderne, ne peuvent que bien peu sans lui. " Dans chaque République, dit le *Catéchisme positiviste*, le gouvernement appartiendra naturellement aux trois principaux banquiers, livrés de préférence aux opérations commerciales, manufacturières et agricoles."

Rien de tout cela n'est étranger à l'esprit du christianisme. L'Eglise a longtemps attendu le millénum, c'est-à-dire le royaume de Dieu sur la terre; elle le demande encore dans ses prières de chaque jour: " Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!" Et dans ses psaumes hérités d'Israël, elle célèbre la prospérité terrestre comme l'image et l'avant-goût de la félicité du ciel.

" Heureux, chante-t-elle, heureux ceux qui craignent le Seigneur et marchent dans ses voies!

" Parce que vous mangerez le fruit des travaux de vos mains, vous serez heureux et vous serez bénis!

" Votre femme sera comme une vigne abondante, dans le secret de votre maison;

" Vos fils, autour de votre table, seront comme de jeunes plants d'oliviers.

" Et le Seigneur vous bénira d'en haut, afin que vous voyiez les biens de Jérusalem, tous les jours de votre vie;

" Et que vous voyiez les enfants de vos enfants et une paix durable au milieu d'Israël!"

Si c'est là être socialiste, les vrais chrétiens le doivent être. Un tel socialisme ne détruit ni la propriété, ni la patrie, ni la famille, ni la religion. Il réconcilie au contraire les intérêts de la terre avec ceux du ciel, les devoirs de la vie présente avec les espérances de la vie éternelle, et, rattachant en une même chaîne les destinées humaines brisées par l'accident de la mort, il fait de l'univers entier, dont la terre n'est qu'une très modeste province, une seule Cité de Dieu, des hommes de tous les esprits.

Je me résume. Ce n'est point la politique, ni la science, ni les intérêts qui, à eux seuls, sauveront la France et le monde. Notre salut doit venir avant tout du christianisme. Mais pour qu'il opère ce prodige, il faut que le christianisme redevienne lui-même, c'est-à-dire la religion de l'Evangile, de la justice et de la charité. Il faut qu'il s'arrache aux superstitions qui le falsifient, aux sectes qui le mettent en lambeaux, aux clergés et aux gouvernements qui l'asservissent et l'exploitent!

La rénovation morale et sociale par la rénovation religieuse: que ce soient là mes dernières paroles, *verba novissima!* La France, l'âme et Dieu!

J'y voudrais résumer tout ce que je crois, tout ce que j'espère, tout ce qui m'a donné la joie de vivre et me donnera la force de mourir.

Je les lègue à mon fils, qui sera, je l'espère, le fils de mon âme plus que de mon sang. " Oh! bien-heureux, s'il reste quelqu'un de ma race pour voir la beauté de Jérusalem!"

Je les lègue à ma femme, qui a été, je l'en remercie, la compagne de mon apostolat plus encore que de ma vie terrestre.

Je les lègue à tous les membres de ma famille spirituelle, à mes auditeurs, à mes collaborateurs, à mes amis, à ceux qui ont connu, aimé, servi avec moi le Dieu des chrétiens.

Et je les lègue aussi à ceux qui ne l'ont point connu, à ceux qui, n'ayant pu le trouver par le malheur des temps, par notre faute à tous, n'en ont pas moins cherché dans la droiture de leur âme, sous quelque nom que ce soit, vérité, amour, devoir, celui que saint Paul n'a pas craint d'invoquer comme " le Dieu inconnu."

Les âmes droites sont destinées à se rencontrer un jour dans la même religion, et il n'y aura, je le redis encore une fois avec l'évangile, ici-bas ou ailleurs, qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.

Ceci est mon testament.

Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.
Amen.

HYACINTHE LOYSON,
Prêtre.

CHRONIQUE

L'ÉGLISE ET LES SUICIDÉS

Il y a eu l'autre jour à Toulouse une échauffourée qui méritait de ne pas passer inaperçue. Mais nos bagarres parisiennes lui ont fait le plus grand tort. Un fort coup de vent éteint les chandelles et active les incendies. Les exploits des brûleurs de kiosques ont étouffé cette petite manifestation provinciale, qui décidément a manqué le train.

Une jeune fille de dix-huit ans avait découvert qu'elle était née d'une union irrégulière, et, dans un accès de désespoir maladif, elle s'était jetée à l'eau pour expier une faute qui n'était pas sienne. Le clergé de la paroisse, sans tenir compte de la générosité du motif, refusa à la suicidée les dernières prières.

De là, grande rumeur dans le quartier. A l'heure des obsèques, trois à quatre mille personnes se pressent derrière le convoi. Comme il passait devant l'église, la foule se met à pousser des cris; elle exige que le cercueil y soit admis, et, sur le refus de l'ordonnateur, elle se précipite sur le char funèbre qui partait au galop. La bière en est arrachée et portée de force devant l'autel. Mais le curé et les vicaires refusent de céder aux sommations qui leur sont faites et de procéder à la cérémonie religieuse. Le commissaire de police insiste vainement à son tour. Ils se retranchent derrière un *non possumus* absolu: la jeune fille s'étant donné volontairement la mort doit être privée de la sépulture ecclésiastique. Quelques femmes — comme toujours plus exaltées que les hommes — firent alors elles-mêmes ce qu'elles ne pouvaient obtenir du clergé. Elles s'agenouillèrent, récitèrent les prières des morts, et, après ce simulacre d'office, le cortège reprit la route du cimetière.

Les désordres de ce genre sont devenus assez rares de nos jours. Charbonnier est maître chez lui, dit le proverbe. On s'accorde à reconnaître que le prêtre — qu'il dispose des sacrements ou règle les cérémonies religieuses — ne relève que de sa conscience et de ses chefs ecclésiastiques.

Ceux qui tiennent à passer par l'église n'ont qu'à se mettre en règle avec elle.

Mais autrefois, et surtout sous la Restauration, ces troubles étaient beaucoup plus fréquents et plus graves. D'abord, le clergé était plus puissant et partant plus rigoureux. Il fermait les portes de l'église devant les restes des artistes dramatiques ; la scène que vient d'avoir pour théâtre la paroisse de Saint-Sernin à Toulouse est la reproduction exacte de ce que se passa à Saint-Roch lors des funérailles de Mlle Raucourt. Les choses ont bien changé depuis ; nos ténors, au lieu d'être excommuniés, sont invités à faire entendre dans les églises leurs *Pie Jesu* et leurs *Stabat*. Nos actrices embourgeoisées rendent le pain bénit, habillent les communiantes et brodent des devants d'autel.

Le clergé de la Restauration se montrait particulièrement impitoyable pour ceux qui étaient morts sans confession. Un président de la cour royale de Poitiers, tombé malade à Saint-Jean d'Angely, avait succombé sans avoir appelé le prêtre. C'est en vain que le procureur du roi et les membres du tribunal insistèrent pour qu'il fût porté à l'église. Le clergé lui refusa obstinément la sépulture ecclésiastique. Un maréchal de camp, Bouvet de Lozier, commandant le département du Loiret, s'était battu en duel avec un officier de la garnison de Fontainebleau, et avait été tué. Toutes les instances des autorités pour le faire admettre à l'église furent inutiles. Le cercueil, précédé du commissaire de police et accompagné de soldats qui rendaient les derniers honneurs, fut porté directement au cimetière.

Aujourd'hui que les enterrements civils sont devenus moins rares, et qu'ils sont, à Paris du moins, à peu près entrés dans les mœurs, nous avons peine à comprendre l'émotion et le scandale qu'ils faisaient naître alors. Il faut dire aussi qu'ils avaient une conséquence plus grave.

L'église considérait le cimetière comme son bien ; elle refusait d'y admettre ceux qui avaient rompu avec elle. Hors de l'enclos bénit, il y avait une espèce de champ de navets où l'on enfouissait pêle-mêle les assassins, les libres-penseurs et les suicidés. On n'avait que le choix entre être inhumé en terre sainte ou jeté à la voirie. C'est ce qui explique les efforts faits souvent par la famille et les amis auprès du clergé pour éviter à un mort chéri cette flétrissure posthume.

Une des raisons qui justifient aussi l'indignation et les violences des foules, c'est la flexibilité de la jurisprudence ecclésiastique en ces matières. Tous les suicidés ne sont pas nécessairement privés des honneurs religieux. Il y a des accommodements avec le ciel, des espèces, comme on dit au Palais. Voici un homme qui, dans un accès de fièvre chaude, se jette par la fenêtre et se brise le crâne. Il était irresponsable, donc pas coupable. Toutes les fois qu'on peut établir que le suicidé a agi sous l'impulsion du délire, et

que, selon le terme populaire, sa tête était partie avant lui, rien ne s'oppose à ce que sa dépouille passe par l'église.

Mais le suicide philosophique, le suicide à la Sénèque, froidement accompli dans la pleine possession de soi-même, est beaucoup moins commun qu'on ne le suppose. Huit fois sur dix, l'acte est précédé sinon d'un accès de folie, du moins d'une période d'exaltation qui s'en rapproche beaucoup. A quel moment précis le malheureux a-t-il perdu son équilibre et la pleine direction de son moi ? C'est ce qu'il n'est pas facile d'établir.

Les prêtres en jugent de façons diverses, selon l'esprit de tolérance dont ils sont animés, et ainsi s'explique l'incohérence apparente de leur doctrine en ces matières.

Puis, pourrait-on jurer qu'ils sont toujours inaccessibles à des considérations tirées de la position sociale du défunt ou de son état de fortune ? Je me rappelle avoir assisté il y a quelques années, dans le Nord, à l'enterrement d'un riche raffineur qui s'était pendu au su de tous, et qui avait laissé sur sa table une lettre témoignant hautement de sa lucidité et de son sang-froid. Mais c'était un "gros mort," comme on dit là-bas, et il était conseiller de fabrique. On crut étouffer le scandale en lui ouvrant une dernière fois les portes de l'église. Le suicide de l'ancien ministre de l'ordre moral Beulé était lui aussi de notoriété publique, et le clergé ne lui refusa pas, que je sache, les honneurs religieux.

Et tenez, précisément dans l'affaire de Toulouse, il paraît que, quelques jours avant la mort de cette pauvre fille, un prêtre s'était suicidé ; mais le clergé, imputant à la folie les causes de sa mort, s'était bien gardé de lui laisser faire un enterrement civil, et lui avait libéralement accordé ses dernières prières. Aussi un des parents de la morte a-t-il pu s'écrier : " Ah si nous avions offert de l'argent, on n'aurait pas hésité à nous donner un prêtre. Mais nous n'avions pas trois cents francs à la disposition du curé ! "

Encore une fois, le clergé est maître absolu d'accorder ou de refuser les honneurs religieux. Mais, c'est un fait à remarquer, la foule ne s'indigne et ne s'irrite que quand elle suppose qu'obéissant à des mobiles trop terrestres, il manque aux deux traditions qui ont le plus contribué à la popularité de la primitive Église : l'amour de l'égalité et le mépris de l'argent.

ANDRÉ BALZ.

L'AVENIR

VI

NOTRE ISOLEMENT COMMERCIAL

L'obstacle le plus sérieux à la prospérité du Canada se trouve dans l'éloignement et la séparation du pays de ses marchés naturels. C'est la source et l'origine de la plupart des maux dont nous souffrons. Il peut être vrai que même si le Canada était réuni aux États-Unis, il y aurait toujours une émigration à cause de la tendance naturelle des hommes du Nord

à descendre vers le Sud. Mais tous ceux qui étudient la question doivent comprendre que la principale cause de l'émigration réside en ce que la population, par suite de son isolement du reste du continent, est incapable de faire de ses ressources et de ses produits l'usage le plus profitable, et que, en écartant cet inconvénient, l'Union Continentale nous apporterait, comme d'un coup de baguette magique, une augmentation de population et de richesse.

Examinez la carte, et souvenez vous que la nature ne s'occupe pas des frontières artificielles créées par l'homme. Le Canada est divisé par la nature, et non par l'homme, en quatre sections géographiques bien distinctes.

Les Provinces Maritimes sont séparées d'Ontario et de Québec par un désert lamentable. Ontario et Québec sont séparés du Nord-Ouest par des milliers de milles de rochers et d'eau ; le Nord-Ouest est séparé de la Colombie Anglaise par une chaîne épaisse de montagnes.

Chacun de ces blocs laissé à lui-même commercerait avec le territoire américain, qui se trouve au sud, plutôt qu'avec les autres blocs, puisque tous ces blocs sont situés sur la même ligne mais à des centaines de milles.

Les provinces de l'Atlantique ne feraient pas de commerce avec Ontario, à 1200 milles de distance, si elles étaient sous le même drapeau que la Nouvelle Angleterre, qu'ils peuvent atteindre en quelques heures par mer, été comme hiver. Leur charbon, bois, poisson, fer et produits de ferme peuvent être amenés à Boston à un prix modique, et y rencontrer une demande ininterrompue. La Nouvelle Angleterre contient presque autant de population dans un espace de 60,000 milles carrés que tout le Canada depuis le Cap Breton jusqu'à Vancouver, et nos frères des Provinces Maritimes auraient là un marché profitable pour tout ce qu'ils pourraient produire, même s'ils ne vendaient pas pour un sou de marchandises à tout le reste des États-Unis. Québec trouverait aussi un marché lucratif dans les villes manufacturières de la Nouvelle Angleterre, et, comme les Provinces Maritimes, deviendrait le siège de riches industries. Ontario repose sur quatre mers, le Supérieur, le Huron, le Érié, et le Ontario. Son territoire se projette en pignon de 400 milles sur le territoire américain. Une ligne tirée du sommet du Minnesota au sommet du Maine comprend la partie la plus fertile d'Ontario et de Québec.

Les protectionnistes disent que plus près vous rapprochez le consommateur et le producteur, mieux ils se trouvent l'un et l'autre. Cela est vrai, pourvu que vous ne donniez pas au producteur la faculté d'imposer au consommateur des marchandises qu'il pourrait acheter meilleur marché ailleurs.

Considérez maintenant quelle position avantageuse obtiendrait Ontario à portée par terre et par eau des États de New York, Pennsylvanie, Ohio, Michigan et Illinois, avec leurs vingt millions de population aisée. Ne serait-ce pas un meilleur marché intérieur pour ses fermiers et ses manufacturiers que les 2,700,000

Canadiens dispersés sur le reste du Canada sur lesquels il faut aujourd'hui compter ?

Le cri que l'on lance pour dire que les américains produisent les mêmes objets que nous, et n'ont par conséquent pas besoin des nôtres, ne signifie absolument rien. Ceux qui emploient cet argument le détruisent immédiatement en prétendant que le commerce entre les provinces canadiennes, dont les produits sont encore bien plus semblables, est profitable.

La nature a arrangé les choses de telle façon que le charbon et le fer canadiens gisent à côté des parties des États-Unis qui n'en ont pas, et *vice versa* ; nos pêcheries de l'Atlantique sont riches, tandis que les leurs s'épuisent ; ils ont le pin jaune dans le Sud et le pin blanc dans le Michigan, le Wisconsin et le Minnesota, mais aucun n'est aussi proche ni aussi bon marché que le nôtre pour la consommation du Nord ; par suite du climat ou pour d'autres raisons nous pouvons cultiver, mieux qu'eux, l'orge, les pois, les pommes, élever le bétail et les chevaux, récolter la laine, tandis que, pour des motifs analogues, ils produisent le coton, le maïs et une foule d'autres articles que nous ne pouvons pas produire du tout, ou que nous produisons en quantité insuffisante, et ainsi de suite.

On peut juger de cette prétention qu'ils n'ont pas besoin de nos produits par le tableau suivant des exportations de produits, canadiens en Angleterre et aux États-Unis pour les 24 années de 1868 à 1891 :

		Exportations Canadiennes aux États-Unis	Exportations Canadiennes aux États-Unis
Total pour 5 années	1868-72	\$146,000,000	\$106,000,000
do do	1873-77	150,000,000	173,000,000
do do	1878-82	159,000,000	183,000,000
do do	1883-87	179,000,000	289,000,000
do pour 4 années	1888-91	154,000,000	152,000,000
Total.....		\$788,000,000	\$803,000,000

Pendant cette période, nous avons emprunté en Angleterre, pour des besoins publics ou privés, des sommes considérables, dont l'intérêt annuel est payé naturellement par des remises de produits. Nous n'avons d'un autre côté, pas emprunté un sou des États-Unis. De plus, tandis que l'Angleterre admet nos produits en franchise, les États-Unis les taxent, et cette taxation, qui a toujours été élevée, interrompt l'afflux de nos produits vers le Sud, et la dirige, à notre désavantage, vers l'Angleterre ou quelque autre marché comme pis aller. Les importations du Canada pour consommation intérieure venant de l'Angleterre et des États-Unis entre 1868 et 1891 ont été les suivantes :

		Importations Canadiennes des États-Unis	Importations Canadiennes des États-Unis
Total pour 5 ans	1868-72	\$141,000,000	\$223,000,000
do do	1873-77	250,000,000	272,000,000
do do	1878-82	207,000,000	197,000,000
do do	1883-87	244,000,000	222,000,000
do pour 4 ans	1888-91	205,000,000	167,000,000
Total.....		\$1,047,000,000	\$1,081,000,000

Nos emprunts d'Angleterre viennent sous forme de produits manufacturés, d'étoffes. Cependant, il est bon de noter l'accroissement des achats faits aux États-

Unis en dépit de la double rangée de douanes à la frontière. Si vous cherchez à chasser la nature à coups de fourche, vous êtes sûr de la voir revenir au galop. Le commerce avec nos voisins fleurit en dépit du tarif hostile, mais il serait autrement plus avantageux si les tarifs et les frontières étaient abolis, et si nous pouvions prendre part à la vie commerciale des États-Unis, tout en conservant ouvert le marché anglais pour notre surplus. Une personne sensée pourrait-elle croire que le Michigan, le Minnesota, New York et la Pennsylvanie auraient autant prospéré si ces États avaient été séparés du reste de l'Union? N'auraient-ils pas souffert comme nous souffrons d'un arrêt de développement et des maux innombrables qui l'accompagnent?

L'histoire de l'Irlande et de l'Écosse, où se recrote en si grand nombre notre population, fournit un exemple plausible. Pendant un temps, l'Angleterre prohibait l'importation du bétail irlandais, du mouton, du porc, de bœuf, du beurre et du fromage. Du même coup, la richesse de l'Irlande était atteinte. Puis l'embargo fut mis sur la laine irlandaise, et les toiles irlandaises furent taxées 30 pour cent. La conséquence fut que l'industrie irlandaise allait périr et que le libre échange était regardé comme le messie par toute la population.

L'Écosse avait son parlement jusqu'en 1707. Elle était exclue du commerce avec les colonies, son commerce avec l'Angleterre était sérieusement obstrué par les taxes de douanes, son agriculture languissait, ses manufactures étaient faibles, ses mines restaient closes. Au moment de l'Union, l'Angleterre menaçait de mettre l'embargo sur le bétail, le charbon, la toile et autres articles. L'émancipation du commerce par la destruction des lignes de douane était une politique qui s'imposait à tous les Écossais. L'Union politique amena ce changement, et l'Écosse commença à prospérer comme elle n'avait jamais encore prospéré.

Bien des gens prophétisaient que l'Union serait sa ruine. Elle n'avait pas de dette nationale, tandis que l'Angleterre avait une dette considérable pour ce temps-là. Les presbytériens ne tenaient pas beaucoup à se mettre trop en contact avec l'épiscopat anglais. Lord Belhaven, un des Lords presbytériens du Parlement Écossais, fit un speech à ce sujet, qui devrait être lu par ceux qui redoutent un malheur si le Canada s'unit aux États-Unis. Il prédisait que l'église nationale allait "descendre dans la plaine au même niveau que les Juifs, les papistes, les Sociniens, les Arméniens et les Anabaptistes," que la pairie serait mise sur le même pied que la douane; il voyait d'avance les bourgeois "se promenant dans leurs rues désolées, la tête basse sous tous les désappointements, privés de toutes les anciennes branches de commerce, et réduits à se mettre en apprentissage chez des voisins malveillants," le commerçant "buivant de l'eau au lieu de bière et mangeant son porridge sans sel"; le laboureur "maudissant le jour de sa naissance et vivant aux dépens de ses funérailles". Le brave Lord tomba à genoux pendant son discours, et s'arrêta net pour verser un pleur sur les tribulations réservées à son pays.

Malgré tout, l'union passa, et il n'y a pas aujourd'hui un écossais qui voterait pour la détruire.

(A continuer)

LES LIVRES

J'étais en wagon, tout entier à la lecture du livre, récemment publié, d'un de mes amis. L'ouvrage me semblait vraiment être l'extravagant dans l'esprit. Livre absurde, disent les moroses; livre bête, disent les imbéciles; livre frivole, disent les pédants; livre rudement et proprement amusant, disent les lecteurs francs et sains de cervelle. Livre utile, comme excellent remède pour chasser la bile, disent les gens pratiques. Livre pouvant, malgré ses allures follichonnes, être laissé à la portée des enfants, disent les honnêtes gens.

Eh! fichtre, cela n'est déjà pas si commun; ou plutôt c'est si peu commun qu'il n'est pas surprenant qu'on dénigre un pareil livre. Il produit l'effet de ces gens bien portants, d'humeur égale, d'une philosophie joyeuse et claire, qui peuvent se présenter partout, trouvent réponse à tout, sans jamais blesser personne, ni rien outrager; n'affichant de prétentions en rien et se livrant à la bonne franquette; laissant la pose pour les séances chez le photographe, et ne visant aucunement à provoquer une sympathie qui va à eux naturellement, sans examen, sans calcul, spontanément, comme l'eau va à la rivière; comme le cœur va à l'affection.

De temps en temps, un trait bizarre me faisait interrompre ma lecture par un net éclat de rire.

Cela préoccupait sérieusement un homme de campagne, assis à mon côté, lequel se demandait, sans doute, comment on pouvait être aussi gai tout seul, en soi-même.

Il y a tant de gens réfractaires au rire; chez d'autres le rire semble même être une indisposition; oui, le rire doit leur faire mal; il y a des gens qui ne savent pas rire. Pourquoi ne ferait-on pas cela gauchement? tout comme on joue maladroitement au billard; comme on met sa cravate de travers; comme on fait grotesquement une déclaration d'amour.

Oui, je le maintiens: il y a des gens qui ne savent pas rire. Si vous êtes observateur, ami qui me lisez, avant deux jours d'ici, vous aurez constaté la véracité de mon dire; essayez.

N'accordez qu'une confiance fort parcimonieuse à ceux que vous reconnaîtrez atteints de cette infirmité. Le rire est un des mouvements spontanés de

notre organisme ; le rire est la santé de l'intelligence ; qui rit faux n'est pas sain ; qui rit faux n'est pas franc.

Après des hésitations que j'avais fort bien remarquées, mon homme me dit, en se grattant la nuque :

— Ça vous amuse donc bien, ce livre-là ?

— Mais oui ; mais oui, monsieur, répondis-je. Cela m'amuse beaucoup, comme vous pouvez voir.

— Et qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Ce serait difficile à vous expliquer. Il y a de l'esprit mis à toutes les sauces.

— C'est donc un livre de cuisine ?

— Pas comme vous l'entendez, peut-être ; mais c'est en effet un livre de haut ragoût, et d'une digestion des plus faciles, par-dessus le marché.

— Une digestion ? Je ne comprends pas bien...

— Oui ; je veux dire qu'il ne faut pas se mettre l'esprit à la torture pour comprendre les saillies, les allusions et les jugements parfois baroques de l'écrivain ; en un mot, c'est un livre qui doit plaire à tous les braves gens.

— Ils doivent gagner rudement d'argent tout de même, hein ?

— Qui ça ?

— Dame, ceux qui font les livres.

— Quelques-uns, j'en conviens. Mais remarquez que parmi les soldats on ne distingue que ceux qui arrivent à l'épaulette ; quant à ceux qui roulent dans le fossé, la tête trouée, on n'en parle point ; et pourtant ce sont les plus nombreux. Or, il en est de même pour les faiseurs de livres. En tout cas, le gain se fait parfois attendre longtemps, fort longtemps.

— Malgré ça, je vois sur la couverture : trois francs cinquante. C'est-il la douzaine ?

— Non ! c'est l'exemplaire, la pièce si vous comprenez mieux.

— Ah ! tout de même, je sais bien qu'il y a un impôt sur le papier ; mais ça, trois francs cinquante, vous conviendrez qu'ils doivent gagner dessus.

— Vous oubliez qu'ils ont à payer l'éditeur.

— L'éditeur ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je ne crus pas devoir entrer dans des explications que mon interlocuteur n'eût pas comprises, probablement. Je résolus de lui parler par images. Je lui dis donc : Tenez, une supposition, vous voulez vous établir épicier.

— Moi ! Pas du tout ; je suis cultivateur au Val-des-Oies...

— Vous ne me laissez pas achever : je vous le répète, c'est une supposition...

— Alors, ce n'est pas moi qui veux m'établir ?

— Non ; ne m'interrompez pas. Vous voulez vous établir épicier, boulanger, cordonnier, etc. ; comment procédez-vous ?

— Je n'aime pas les procès ; je m'arrange toujours. Dernièrement encore, la vache à Colas avait brisé ma clôture, elle était entrée...

— Laissons là la vache à Colas. Je vous demande, une supposition, ce que vous faites quand vous voulez vous établir, épicier, par exemple ?

— Mais... je n'ai rien à faire, puisque ce n'est pas moi qui m'établis.

— Enfin... je vais répondre pour vous ; mais, je vous en prie, laissez-moi parler. Vous commencez par louer une maison ou un magasin, n'est-ce pas ?

— Vous m'avez dit de vous laisser parler.

— C'est juste. Donc, vous louez une maison. Or, de cette maison, il faut payer le bail, nécessairement.

— Ah ! bien sûr, sans ça, il vaudrait mieux être locataire que propriétaire.

— Encore très juste. Ensuite ? Vous vous procurez des marchandises. Ces marchandises, on ne vous les donne pas ?

— Certainement que je ne donne ni mon blé, ni mes pommes de terre, ni mes cochons, moi ; ah ! mais non, pas si bête.

— Il faut donc payer aussi ces marchandises. Cela fait, vous ouvrez votre boutique et vous attendez les clients. Croyez-vous qu'ils viennent comme ça tout de suite, en foule ?

— Ah bien ! non, par exemple ! Tenez, sur la place, à Val-des-Oies, il y a un vieux gendarme, le père Lenpoigne, qui a ouvert un petit café ; depuis cinq ans qu'il est là, on ne voit pas encore un chat chez lui, excepté le dimanche, ou quand on fait l'exercice des pompes, parce que la mare est en face de chez lui. C'est pourtant un brave homme, le père Lenpoigne. Sa femme, je ne dis pas ; elle prétend toujours qu'on prend deux allumettes à la fois ; elle ne veut pas qu'on tape les dominos ; elle bougonne quand on crache par terre ; on ne peut pourtant pas aller chaque fois cracher dans la rue, pas vrai ? On pourrait attraper les passants ; et puis, en hiver, ça ferait des courants d'air... mais lui, c'est un brave homme : seulement leurs petits verres sont un peu petits.

— Vous voyez donc bien que l'argent ne vient ni si facilement, ni si vite qu'on le croit.

— Oui ; mais les livres ? ce n'est pas une marchandise comme une autre ; le public en achète beaucoup.

— Vous croyez ? Faites-vous partie du public ?

— Dame, je crois que oui ; comme tout le monde.

— Achetez-vous beaucoup de livres ?

— Moi ? J'achète un almanach tous les ans aux Saints-Innocents ; et encore quelquefois je fais servir le vieux quand il n'est pas déchiré. Lorsque je ne suis pas bien sûr, je vais chez le voisin.

— Ceci prouve donc qu'on ne vend pas au public autant de livres que vous semblez le croire. Ah ! vous supposez qu'un livre n'est pas une marchandise comme une autre ! C'est une marchandise cent fois plus difficile à vendre que toute autre. Car si un épicier, un boulanger, un cordonnier, marchands d'articles qui sont utiles et nécessaires à tous, ne trouvent parfois pas d'acheteurs, comment voulez-vous qu'on vende plus aisément un livre ? Un livre dont personne n'a besoin ?

CH. LEXPERT.

LES PATAQUÈS

Tous ceux qui ont lu les *Lettres Parisiennes* du vicomte de Launay se rappellent la dame *aux sept petites chaises*, qui avait la précaution d'estropier d'une façon si drôlatique les termes dont elle se servait. Le spirituel vicomte a peut-être un peu abusé de ce personnage, qu'il ramène sans cesse dans ses chroniques, et pour lequel il en était venu à quêter des mots auprès de tous ses amis. Cependant la dame *aux sept petites chaises* (*steple chase*), n'est pas une chimère : elle existe en chair et en os ; je l'ai rencontrée bien des fois dans ma vie ; la semaine dernière encore, j'ai longuement causé avec elle et avec son mari, et je vous assure que si le vicomte de Launay avait pu assister à cette conversation, il eût recueilli en une heure une provision inépuisable pour les jours maigres.

Ma dame *aux sept petites chaises* est une excellente bourgeoise de cinquante-huit ans, fraîche comme une rose, ronde comme une pomme, contente de vivre, qui a fait fortune dans la quincaillerie et habite, au hameau de Montretout, une ravissante maison de campagne toute pleine d'ombrage, de fruits et de fleurs. Comme je descendais de wagon à Bellevue il y a une douzaine de jours, pour me rendre, à travers le parc, à Saint-Cloud, elle m'a aperçu au moment où je m'informais du chemin qu'il fallait suivre, et elle a fait arrêter sa voiture.

— Tiens ! c'est vous ? m'a-t-elle dit. Que faites-vous là ? Vous avez l'air d'un âne en peine, soit dit sans vous offenser.

— Mais vous-même, madame, par quel hasard ?...

— Je sors de l'établissement *idiot thérapeutique*.

— Seriez-vous malade, madame ?

— Oh ! moi, je me porte comme un *œuf*. (Il est plus aisé de deviner que d'expliquer par quelle filière de déductions l'esprit de la bonne créature a pu être amené à substituer un *œuf* au *pont Neuf*.) Tout au plus quelques *rampes* d'estomac de temps en temps. Mais c'est mon mari...

— Qu'a donc M. Lambert ?

— Une goutte *asiatique* atroce. Il a souffert toute la nuit comme un *pendu*. Ses cris m'ont réveillée en *cerceau*, et j'ai même eu peur un moment. Mais montez donc, vous dînez avec nous ; il sera bien content de vous voir.

J'eus beau me défendre, elle insista avec son affabilité prolixe et bruyante, et m'enleva sans rien vouloir entendre. Vingt minutes après nous débarquions à la porte de la maison de campagne.

— Coralie, dit-elle à une jeune fille qui était accourue au-devant de sa mère, presse le dîner, mon enfant, j'ai une faim *caline*.

Et se retournant vers moi :

— Voyez-vous, fit-elle avec une complaisance toute maternelle, c'est la *chenille* ouvrière de la maison.

Pendant qu'on préparait le dîner, elle me fit visiter son jardin, — uu-n-Eden, un vrai *Néden*, comme elle me le répétait avec conviction — me montra le *jeu d'eau*, la *caserne* de rocailles, ainsi que les divers autres *arcessoires* pittoresques dont elle l'avait enrichi, et me présenta son fils, un bambin d'une douzaine d'années, qui est déjà fort *comme un Turc* sur le latin et qui a tant de mémoire qu'il apprend ses leçons en un *coin d'œil*.

Cinq minutes avant de nous mettre à table, nous fûmes rejoints par le mari, qui arriva clopin-clopant. M. Lambert est un digne homme, à la fois jovial et solennel, à la conversation toute farcie de métaphores boiteuses, de locutions saugrenues, de proverbes en travesti. Il se plaint de sa goutte ; hier encore il avait fait deux lieues à pied, tandis qu'aujourd'hui il était *ingambe* et impotent. Elle l'avait pris en traître, pendant la nuit : un vrai *coup de Jeanne d'Arc* ! Cependant il n'avait jamais fait d'excès ; sans détester un verre de vin, il n'était pas de ces gens qui boivent à *tour-larigot*. Il conseilla à sa femme de prendre de l'*eau d'ânon* pour ses tiraillements d'estomac. Il appelait la balladone de la *belle et bonne*, et confondait les *pellicules* avec les *pédicures*. Au dessert, comme j'avais paru goûter son vin de Champagne, il me donna une recette pour en fabriquer avec le premier vin blanc venu du sucre *candide* et je ne sais plus quoi.

Nous causâmes politique, voyages, littérature et théâtre, du canal de *Suède*, d'une actrice qui avait, peu de temps auparavant, joué *Célimène*, dans le *Cid*, d'une façon bien remarquable. Pendant le café, il se surpassa. Les apophthegmes fleurissaient sur ses lèvres. Entre autres confidences, il me déclara, je m'en souviens, qu'il n'était pas de ces hommes qui ont deux *poils* et deux mesures, et qui voient une *caille* dans l'œil de leur prochain sans voir une *poule* dans le leur.

Cette pluie de pataqués m'avait littéralement abasourdi. Je sentais le besoin d'être seul, et je pris congé de ces bonnes gens en chancelant comme nu homme ivre.

J'avais à peu près oublié cette scène, quand, hier, je me suis rencontré tout à coup face à face avec M. Lambert dans la rue Saint-Honoré. Il sortait de

chez un pharmacien, accompagné d'un garçon qui transportait un assez gros paquet dans sa voiture.

— Je ne me trompe pas, lui dis-je en l'abordant. C'est bien M. Lambert!

— Tiens! fit-il, si je m'y attendais, par exemple! Vous êtes bien gentil de passer par la rue Saint-Honoré quand j'y suis.

— Vous voilà donc à Paris?

— J'y suis venu pour mes provisions *pharmaceutiques*.

— C'est pour vous tout ce gros paquet?

— Tout. Il faut tant de choses à la campagne! De l'*ordure* de potassium, du *surface* de magnésie, du sel de *mitre*, des feuilles d'*amanle* poivrée, de l'eau de *déléc* des Carmes...

— Mon Dieu!... Mais vous avez donc toutes les maladies de la création?

— Oh! moi, je me porte comme un *pont*.

Il se pencha à mon oreille, et, en rougissant: "Simplement quelques *éphémérides*... Les chaleurs; vous comprenez. Ce sera l'affaire d'un cataplasme *humiliant*. Mais c'est ma pauvre femme..."

— Comment! Mme Lambert ne va pas bien!

— Non, pas trop. Elle ne dort plus qu'à force de potions à *pioncer*. Et, aussitôt qu'elle dort, elle a des *coquemars* si affreux qu'elle aime quelquefois mieux passer toute la nuit sur son *océan*. Ça n'est pas drôle. Hier, je l'entendais gémir tout doucement. Je me suis levé en *tapis noir*, et je suis allé à sa chambre. Il était quatre heures du matin, et elle n'avait pas encore fermé l'œil. Ça n'est pas drôle du tout.

— Avez-vous au moins un bon médecin?

— Oh! pour ça oui: un *homopathe*, un Allemand, par malheur; mais il s'est fat *neutraliser* Français pendant la guerre. Il y a un mois, je ne le connaissais *ni des lèvres ni des dents*. C'est un voisin qui me l'a présenté. Il est très instruit, vous savez, et moi j'aime les gens instruits.

— Ce goût ne m'étonne pas de votre part, monsieur Lambert.

— Mais montez donc; je vous reconduirai à votre porte.

— Non, je ne demeure pas sur votre route.

— Montez toujours. Cela me fera plaisir de *retrousser* chemin pour causer avec vous pendant un quart d'heure. D'ailleurs, j'ai une bouteille d'huile d'olive à prendre chez mon épicier, qui en vend d'excellente; il la fait venir d'Olive même.

Il insista si bien que je montai, et, tout le long du trajet, il se répandit en confidences. Quel dommage! Ils étaient si bien dans leur maison de campagne, com me de vrais coqs *en plâtre*! Mais, que voulez-vous? on n'est jamais tranquille. Il espérait bien pourtant se tirer de ce mauvais pas, car, comme le lui répétait tous les jours sa fille Coralie: "*Aie de quoi*, le ciel t'aidera."

Nous étions arrivés à ma porte, et je descendis sur ce mot, en lui jetant un coup d'œil de côté pour voir si, au fond, M. Lambert n'était pas pas un Français né malin qui avait voulu renouveler un vieux proverbe par une variante ingénieuse, du genre de celles-ci:

"Il faut battre *son frère* pendant qu'il est chaud! — C'est comme un *notaire* sur une jambe de bois. — L'éché *d'aroué* est à moitié pardonné. — L'occasion fait *le baron*."

— Mais regardez-moi donc ces chevaux-là, fit-il d'un air un peu fâché, au moment où je lui donnais une poignée de main. Vous ne les avez seulement pas vus.

— Si fait, monsieur Lambert, et j'étais justement en train de me dire: Quelles magnifiques bêtes!

— N'est-ce pas! Et ma voiture?

— Oh! tout à fait confortable! Vous êtes un heureux homme, monsieur Lambert. C'est comme votre campagne: elle est digne d'un prince.

— Mais oui, mais oui, je ne suis pas trop mal installé, fit-il avec une satisfaction majestueuse. Que voulez-vous, cher monsieur, la roue de la fortune m'a souri!

Ce fut le bouquet, le mot de la fin, comme disent les chroniqueurs. J'en eus d'abord un éblouissement. Mais, après tout, la roue de la fortune qui sourit ne vaut ni plus ni moins que le char de l'État qui navigue sur un volcan et tous ces autres échantillons du style poétique et oratoire qui sont d'un usage si fréquent encore: *couromer une flamme*, *saper les liens de la famille* ou *les bases du lien social*, etc., etc. Je suis même étonné qu'une métaphore d'une si belle venue n'ait pas été portée jusqu'à présent à la tribune par aucun des Prudhommes du parlementarisme.

Et cette phrase cueillie l'an dernier dans les plates-bandes d'un *échetur* de théâtre: "Mademoiselle X, une étoile en herbe, a chanté de main de maître." Et cette autre qui est pourtant d'un écrivain distingué: "Hier encore, une main qu'on a reconnue à sa haute compétence jetait dans la *Revue des Deux Mondes* un cri d'alarme."

En fait de pataquès, il y en aurait de plus pressants à relever que ceux de M. et de Mme Lambert.

VICTOR FOURNEL.

Parmi les exposants à la prochaine Exposition Provinciale, qui sera tenue du 4 au 9 septembre prochain, la Maison Willis Brothers remportera, nous en sommes certains, autant de succès que les années précédentes. Dans tous les cas, le public est invité à s'y rendre en foule. L'on pourra alors juger de l'excellence des pianos vendus par ces messieurs.

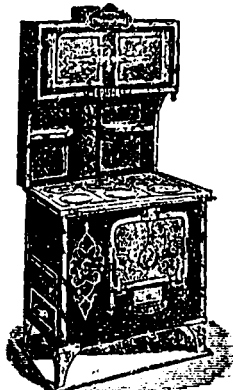
La vogue du Parc Sohmer va toujours s'accroissant de plus en plus. Nos meilleurs citoyens s'y rendent presque tous les soirs, et ils ont bien raison. En effet, y a-t-il à Montréal un lieu de récréation et de promenade supérieur à celui-là? Nous répondons carrément: Non.

Messieurs Lavigne et Lajoie font tous les efforts possibles pour nous amener toutes les attractions de nature à satisfaire les plus exigeants et ils réussissent à merveille.

Mlle Elaine Gryce, la gracieuse cantatrice, charme ses auditeurs. Nous croyons qu'elle donnera cette semaine *Nuits d'Espagne*, de Massenet.

MANUFACTURE DE COFFRES FORTS

MEDAILLE D'ARGENT



Centenaire 1876.

DE LA PUISSANCE

Et Poeles de Cuisine en Acier et Fer Battu

G. CHAPLEAU, Prop.

414 RUE ST. LAURENT

Atelier : Coin des rues Ontario & St. Charles Borromeo

MONTREAL.

L'AMERIQUE FRANCAISE,

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE,

NAPOLEON THOMPSON, - Proprietaire-Editeur.

BUREAUX : 33-43, GOLD STREET, N.Y., U.S.

ABONNEMENTS (Canada).

Un an, franc de port..... \$3.00
Six mois, " "..... 2.00

PAYABLES D'AVANCE.

Le seul journal illustre francals d'Amerique



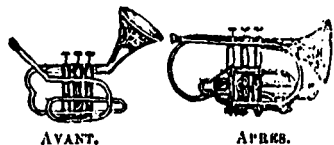
COGNAC Vye MASSON & CIE.,

Ce Cognac, qui vient d'obtenir la Medaille d'or a l'Exposition Internationale d'Hygiene de Vienne. se recommande d'une façon toute particulière pour sa saveur, sa pureté et ses qualités fortifiantes pour les malades. En vente chez tous les principaux épiciers et dans les meilleurs hôtels.

Agence Generale pour le Canada,

516 RUE ST. PAUL, MONTREAL

18-92



GEORGE VIOLLETTI

Fabricant et importateur D'Instruments de Musique
Harpes à vendre et réparations de toutes sortes
1635 rue Notre-Dame, - MONTREAL.

MORTON, PHILLIPS & CO.

PAPETIERS.

Imprimeurs et Fabricants de Livres Blancs,

1755 & 1757 rue Notre Dame, Montreal

AGENTS POUR LA

MACHINE A ECRIRE

"CALIGRAPH"

Cette Machine est la plus rapide, produit le plus de copies et est munie de tous les accents necessaires.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE.

À Montréal..... \$3 50
Hors de Montréal..... 3 00
En France. 20 francs

A. FILIATREAU,

Directeur-Gerant.

312 rue Craig,

Boîte Postale 324.

Téléphone 626

AGENCE ETABLIE EN 1862

GUSTAVE FAUTEUX,

COURTIER D'ASSURANCE

FEU, VIE ET MARINE

Membre au Fire Underwriters' Association

Directeur du Board of the Montreal Fire Insurance Brokers
et Agent de la Compagnie

North British and Mercantile Fire and Life Insurance Co.

LA COMPAGNIE LA PLUS PUISSANTE AU MONDE.

CAPITAL.....	\$15,000,00
FONDS INVESTIS.....	52,053,71
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	4,599,75
REVENU ANNUEL.....	12,000,00

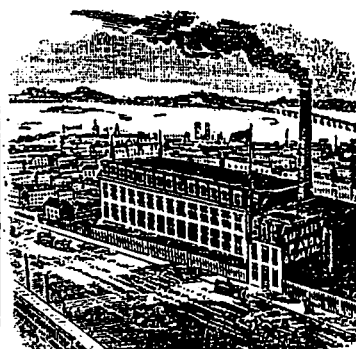
M. FAUTEUX s'occupe avec beaucoup de soin des assurances de ses nombreux clients en le plaçant dans les meilleures compagnies, et en cas de feu, par son expérience, leur facilitant un prompt et libéral règlement de leurs pertes dans le plus bref délai.

Bureau—No. 78 rue St. Francois Xavier, Montreal.

Bell Telephone No. 318

THOS F. G. FOISY

FABRICANT DE



PIANOS

DROITS,

CARRÉS

ET A QUEUE

214 Rue Papineau,
MONTREAL.

Telephones 7227 et 1700.

M. FOISY fait le commerce de gros et de détail. Les communautés religieuses ont tous intérêt à s'adresser à cette maison.

Les pianos canadiens fabriqués par la maison Foisy sont garantis pour cinq ans.

Pianos faits à ordre pour convenir à l'aménagement des salons.

Les grandes réparations seulement sont faites par la maison Foisy, et exécutées dans le plus bref délai sur le même principe que les pianos neufs.

Agents demandés dans toutes les parties du pays.

ARCHAMBAULT

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel

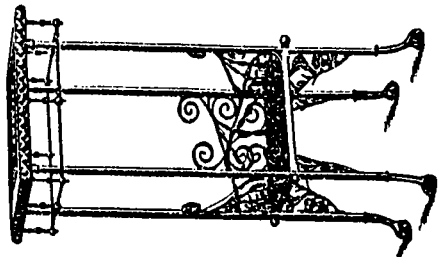
RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG,

FABRICANTS DE

Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes faits sur commandes, aussi en main un immense stock de meubles de toutes sortes à des prix très modérés.



LE SUN, Compagnie d'Assurance sur la Vie.

DU CANADA.

1892 - PROGRES ET PROSPERITE. -

Les Resultats de l'Accroissement d'une Année.

Items du rapport de l'année 1892.

Assurance sur la vie en force le 1er Janvier 1893.....	\$23,901,046.64
Augmentation sur l'année précédente.....	4,464,084.80
Nouvelles propositions reçues en 1892.....	8,566,457.10
Augmentation sur 1891.....	2,864,035.50
Revenus pour l'année finissant le 31 Dec. 1892.....	1,134,807.61
Augmentation sur 1891.....	214,693.74
Actif au 31 Décembre 1892.....	3,403,700.98
Augmentation sur 1891.....	518,120.44
Réserve pour la sécurité des porteurs de police.....	2,088,320.28
Augmentation sur 1891.....	507,477.30
Surplus au-dessus de tout engagement, excepté le Capital-Actions.....	307,423.77
Surplus au-dessus de tout engagement, et du Capital-Actions.....	244,928.77
Réclamations après décès durant 1892.....	151,528.33
Diminution sur 1891.....	16,537.72

T.B. MACAULAY, Secrétaire. IRA B. THAYER, Sur. des Agences. R. MACAULAY, Président.

